



HAL
open science

L'occupation catalane de Djerba d'après le témoignage de Ramon Muntaner

Dominique Valerian

► **To cite this version:**

Dominique Valerian. L'occupation catalane de Djerba d'après le témoignage de Ramon Muntaner. Jean-André Cancellieri; Vannina Marchi van Cauwelaert. Les Îles méditerranéennes au Moyen Âge. Enjeux stratégiques et ressources économiques (VIIIe-XVe siècle), Associazione no profit "Mediterranea", pp.225-243, 2023, 979-12-81349-01-8. hal-04903627

HAL Id: hal-04903627

<https://hal.science/hal-04903627v1>

Submitted on 24 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique Valérian

L'OCCUPATION CATALANE DE DJERBA D'APRÈS LE TÉMOIGNAGE
DE RAMON MUNTANER

RÉSUMÉ: De 1284 à 1334-5 l'île de Djerba, au large de l'Ifrîqiya hafside, est occupée de manière presque continue par les Catalans, constituant une base avancée face aux côtes maghrébines autant qu'un relais sur les routes maritimes de Méditerranée orientale. Lui-même gouverneur de l'île de 1309 à 1315, Ramon Muntaner raconte les premières années de cette domination, d'abord sous la conduite de l'amiral Roger de Lauria et de ses héritiers, puis sous sa propre administration. Son récit, qu'il entrecroise avec les événements touchant la couronne d'Aragon et le royaume de Sicile en Méditerranée, offre un éclairage documenté de cette expérience particulière. Il permet en outre de s'interroger sur la place de Djerba dans la politique de contrôle des îles de la Méditerranée par la couronne d'Aragon, en soulignant son statut singulier lié à la fois au caractère largement privé de sa domination, sous les Lauria mais aussi après, et à sa position en Méditerranée. Essentielle à la domination du passage du canal de Sicile en direction de l'est, par une position qui permet de verrouiller ce passage, elle est un instrument mis au service de stratégies à l'échelle de la Méditerranée, de lutte contre la piraterie et surtout de domination sur mer. Mais sa proximité avec la côte maghrébine, à laquelle la relie une chaussée artificielle, en fait également un point d'appui de politiques de pression sur les sultans hafside de Tunis, par l'intervention dans les conflits régionaux dans le sud de l'Ifrîqiya.

ABSTRACT: From 1284 to 1334-5 the island of Djerba, off the coast of Hafsid Ifriqiya, was occupied almost continuously by the Catalans, constituting an advanced base facing the Maghreb coasts as well as a staging post on the maritime routes of the eastern Mediterranean. Himself a governor of the island from 1309 to 1315, Ramon Muntaner recounts the first years of this domination, first under the authority of the admiral Roger de Lauria and his heirs, then under his own administration. His narrative, which he interweaves with events affecting the Crown of Aragon and the Kingdom of Sicily in the Mediterranean, offers a well-documented insight into this particular political experience. His account also makes it possible to question the place of Djerba in the strategy of control of the Mediterranean islands by the Crown of Aragon, emphasizing its singular status linked both to the largely private nature of its domination, during the Lauria's occupation but also after, and to its position in the Mediterranean. Essential to the domination and control of the passage of the Sicilian Canal towards the east, the island appears as the instrument of strategies in the Mediterranean, facilitating the fight against piracy and more broadly a domination on the sea. But its proximity to the Maghreb coast, to which it was connected by an artificial pathway, also made of it an instrument for political pressure on the Hafsid sultans of Tunis, through interventions in regional conflicts in southern Ifriqiya.

1. Introduction

En février ou mars 1284 l'amiral de la flotte du roi d'Aragon Roger de Lauria lance une *razzia* contre l'île de Djerba, au large des côtes ifrīqiyennes, et en revient avec un grand butin et nombre de captifs envoyés en Sicile, puis à Majorque et en Catalogne. À l'automne une deuxième expédition débouche sur une occupation catalane de l'île qui dure, avec des interruptions, plus d'un demi-siècle, jusqu'en 1334-1335. À la fin du XIV^e siècle les Catalans parviennent encore, avec une aide génoise, à y prendre pied pendant cinq ans, entre 1393 et 1398, mais par la suite, et malgré plusieurs tentatives avortées, Djerba reste musulmane. Cet intérêt pour une île somme toute petite et aux ressources naturelles limitées peut s'inscrire dans la politique de la couronne d'Aragon de contrôle des îles de Méditerranée occidentale – Majorque, prise en 1229-30, la Sicile en 1282, la Sardaigne (donnée en fief par le pape en 1297 et conquise en 1326), mais aussi des îles plus petites comme Malte ou Pantelleria. Le statut particulier et évolutif de l'île, autant que sa proximité avec la côte maghrébine, à laquelle la relie d'ailleurs une chaussée artificielle antique, font de cette occupation un cas particulier dans la politique catalano-aragonaise, à la croisée d'ambitions méditerranéennes et maghrébines¹. Elle est également le terrain d'expériences de domination qui empruntent à des modèles existants, notamment en Sicile mais aussi à l'époque normande en Ifrīqiya, et qui s'adaptent à ce contexte particulier de Djerba, avec des choix politiques qui changent selon les époques et montrent des finalités variables de l'occupation de l'île².

¹ Sur la politique maghrébine de la couronne d'Aragon, voir principalement Ch.-E. Dufourcq, *L'Espagne catalane et le Maghrib aux XIII^e et XIV^e siècles: de la bataille de Las Navas de Tolosa (1212) à l'avènement du sultan mérinide Abou-I-Hasan (1331)*, Presses universitaires de France, Paris, 1966; M. D. López Pérez, *La Corona de Aragón y el Magreb en el siglo XIV (1331-1410)*, CSIC, Barcelone, 1995. Sur les enjeux stratégiques de l'occupation de Djerba, D. Valérian, *Les entreprises chrétiennes contre Djerba: croisades ou stratégies de contrôle des réseaux de commerce et de navigation?*, in B. Weber (éd.) *Les croisades en Afrique*, PUM, Toulouse, 2019, pp. 49-68.

² Sur la Sicile, A. Nef, *Conquérir et gouverner la Sicile islamique aux XI^e et XII^e siècles*, École française de Rome, Rome, 2011; sur la politique normande au Maghreb, voir D. Abulafia, *The Norman Kingdom of Africa and the Norman expeditions to Majorca and the Muslim Mediterranean*, in R. Allen Brown (dir.), *Anglo-Norman*

Nous avons la chance, pour étudier le début de cette occupation, de disposer d'un témoignage exceptionnel, d'un auteur qui fut tout à la fois un témoin et un acteur de ces événements, en la personne de Ramon Muntaner (1265-1336)³. Originaire de Catalogne, il part en 1298 ou 1299 en Sicile, puis participe à la Grande Compagnie catalane de Roger de Flor dans son expédition en Grèce, avant de rentrer en Sicile où le roi Frédéric le charge en 1309 d'aller remettre de l'ordre à Djerba, soulevée par des révoltes et menacée par les forces hafsides. Il y rétablit la situation et reste gouverneur de l'île, ainsi que des Kerkennah voisines, jusqu'en 1315. Sa chronique, qui mêle son expérience personnelle et un récit de l'histoire de la couronne d'Aragon en péninsule Ibérique et en Méditerranée, accorde une certaine place à l'occupation catalane de Djerba, qui ne se limite cependant pas à la période de son gouvernement, puisqu'il remonte jusqu'à la période de Roger de Lauria et de ses successeurs, mais sans aller cependant au-delà de 1315 et de la fin de sa mission. C'est pourtant, logiquement, sur la période de son commandement qu'il est le plus précis, mettant bien sûr en valeur ses succès militaires et son habileté politique.

Pour comprendre les enjeux de l'occupation de Djerba, il convient de rappeler brièvement quelques éléments de contexte régional. Du côté sicilien l'histoire est bien connue: en 1282 les Vêpres siciliennes font passer l'île sous la domination de la couronne d'Aragon, déclenchant un long conflit entre les Angevins, repliés sur le sud de l'Italie et soutenus par la papauté, et les rois d'Aragon⁴. Malgré des tentatives de règlements, notamment par la constitution d'un royaume de Sicile autonome par rapport au roi d'Aragon et par plusieurs traités de paix, qui permettent des moments d'accalmie, les tensions restent fortes autour de la Sicile mais aussi, par ricochet, de Djerba. Du côté maghrébin Djerba

Studies, VIII, proceeding of the Battle Conference, 1984, Boydell & Brewer, Woodbridge, 1985, pp. 26-49; Ch. D. Stanton, *Norman Naval Operations in the Mediterranean*, The Boydell press, Woodbridge, 2011.

³ Sur cet auteur, voir la mise au point récente de M. T. Ferrer i Mallol, *Las crónicas reales catalanas*, in E. Sarasa Sánchez (éd.), *Monarquía, crónicas, archivos y cancellerías en los reinos hispano-cristianos: siglos XIII-XV*, Institución Fernando el Católico, Saragosse, 2014, pp. 111-123.

⁴ S. Runciman, *Les Vêpres siciliennes. Une histoire du monde méditerranéen à la fin du XIII^e siècle*, trad. fr. Les Belles Lettres, Paris, 2008; D. Abulafia, *The Western Mediterranean Kingdoms 1200-1500*, Longman, Londres, 1997.

relève de la souveraineté des Hafside de Tunis, qui se sont constitués en sultanat indépendant à la fin de la période almohade⁵. Les Hafside, qui revendiquent l'héritage idéologique de la doctrine almohade, affichent des prétentions hégémoniques à l'échelle du Maghreb, qui conduisent le sultan al-Mustansir à se proclamer calife au milieu du XIII^e siècle. Mais rapidement, devant la montée en puissance des Abdelwadides de Tlemcen et des Mérinides de Fès, ils recentrent leur politique sur la partie orientale du Maghreb, l'Ifrīqiya, qui s'étend de la province de Bougie à la Tripolitaine. La fin du XIII^e siècle voit cependant la dynastie affronter des difficultés, avec la croisade de Louis IX qui, malgré son échec, affaiblit durablement les sultans, et des querelles internes à la famille régnante, avec des conflits au sommet du pouvoir à Tunis, qui débouchent sur l'autonomie de la province de Bougie en 1284 mais aussi de certaines régions du sud de l'Ifrīqiya. À cet état de guerre civile s'ajoutent des problèmes récurrents de disette⁶. Il faut noter que le roi d'Aragon intervient à plusieurs reprises dans ces conflits, soutenant l'un ou l'autre des prétendants. En 1282 en particulier il soutient la rébellion de l'émir de Constantine Ibn al-Wazīr contre le sultan et débarque dans le port de Collo, qu'il occupe quelque temps avant de se détourner vers la Sicile et de s'en rendre maître⁷.

C'est donc dans ce contexte d'expansion militaire et politique de la couronne d'Aragon en Méditerranée centrale, à la fois en direction de la Sicile et de l'Ifrīqiya, que prend place l'occupation de Djerba. Dans le récit de Muntaner il faut cependant distinguer la période de Roger de Lauria, celle de la crise qui suit la mort de ce dernier, et celle du commandement de l'île par notre auteur, parce que les enjeux de contrôle de l'île, les modes de gouvernement, comme les liens avec la couronne d'Aragon et le royaume de Sicile, sont très différents.

Roger de Lauria prend donc possession de l'île à l'automne 1284, après une première razzia au début de l'année. Il s'agit d'une entreprise privée, avec une vingtaine de navires financés par lui, même si elle est autorisée par l'infant Jacques II qui gouverne à

⁵ Sur les Hafside, R. Brunschvig, *La Berbérie orientale sous les Hafside, des origines au XV^e siècle*, Adrien-Maisonneuve, Paris, vol. 1, 1940.

⁶ *Ibid.*, p. 84.

⁷ Ch.-E. Dufourcq, *op. cit.*, pp. 248-258; L.-Ch. Féraud, *Expédition du roi Pierre III d'Aragon à Collo (au XIII^e siècle) d'après une chronique catalane*, «Revue Africaine», 16 (1872), pp. 241-258; A. Solal, *Au tournant de l'histoire méditerranéenne du Moyen Âge: l'expédition de Pierre III d'Aragon à Collo (1282)*, «Revue Africaine», 101 (1957), pp. 247-271.

Messine pour le roi d'Aragon⁸. On peut y voir une forme de récompense pour les succès navals de l'amiral au service de la couronne, mais aussi un moyen peu coûteux de faire entrer cette île dans le système catalano-aragonais de contrôle de la Méditerranée centrale. Un château y est construit en 1289, non loin du passage reliant le continent, et où s'installent une petite garnison et un représentant de Lauria⁹. Le statut de l'île change en 1295 quand, dans le cadre des négociations avec la papauté et les Angevins, elle devient pour Roger de Lauria, avec les îles Kerkennah voisines, un fief héréditaire du saint Siège, avec mission pour lui de propager la foi chrétienne et d'y construire des églises¹⁰.

Dans cette première phase il ne semble pas que l'occupation soit très poussée, ni les moyens mis en œuvre particulièrement développés. Muntaner présente la première expédition comme une opération de pure prédation, extrêmement violente mais hautement profitable: «il la ravagea et fit plus de deux mille captifs, Sarrasins ou Sarrasines, qu'il emmena en Sicile; il en fit passer aussi quelques-uns à Majorque et en Catalogne, et fit un tel butin que les frais d'armement et d'expédition des galères furent largement payés¹¹». La soumission de la population, quelques mois après, est d'ailleurs expliquée comme résultant d'une volonté d'éviter un dépeuplement complet de l'île, à travers une demande formulée par les habitants auprès du sultan de Tunis et rapportée par Muntaner: «Nous te conjurons donc, seigneur, de nous dégager de nos obligations, afin que nous puissions nous soumettre à sa souveraineté [...] sans quoi, seigneur, tu peux faire compte que l'île sera bientôt toute dépeuplée¹²». La possession de Djerba est donc d'abord un moyen de disposer d'une base, grâce au château, pour mener des razzias, dans l'île puis rapidement sur la terre ferme, où un tribut est imposé sur Zarzis (Ris)¹³.

⁸ Ramon Muntaner, *Crònica*, éd. F. Soldevila, *Les quatre grans Cròniques. III, Crònica de Ramon Muntaner*, Institut d'Estudis Catalans, Barcelone, 2011, chap. 117, pp. 210-211; trad. J.-A. Buchon, *Chronique de Ramon Muntaner*, vol. 1, Verdère et Carez, Paris, 1827 p. 346 (par la suite: Muntaner).

⁹ *Ibid.*, chap. 117, éd. p. 211; trad. vol. 1, p. 348.

¹⁰ L. de Mas Latrie, *Traité de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au Moyen-Âge*, Plon, Paris, 1866, pp. 18-19. Cf. C. Maillard, *Les papes et le Maghreb aux XIII^e et XIV^e siècles. Étude des lettres pontificales de 1199 à 1419*, Brepols, Turnhout, 2014, pp. 166-167.

¹¹ Muntaner, chap. 117, éd. p. 210, trad. vol. 1, p. 346.

¹² *Ibid.*, chap. 117, éd. p. 211, trad. vol. 1, p. 347 (trad. modifiée).

¹³ *Ibid.*, chap. 159, éd. pp. 274-275, trad. vol. 2, pp. 27-28.

Mais plus encore Roger de Lauria, qui est rarement à Djerba, s'en sert comme point d'appui pour des expéditions navales qui couvrent toute la Méditerranée, à une très large échelle. Muntaner le décrit ainsi ravageant d'abord les côtes du Maghreb: «lorsque l'amiral eut terminé ce qu'il avait à faire dans le royaume de Valence, il s'embarqua à la grâce de Dieu et fit route vers la Barbarie, voulant, en s'en allant, côtoyer tout le pays et y enlever tout ce qu'il pouvait de Sarrasins¹⁴». Et plus loin «Là, en s'en allant par la Barbarie, il ravagea tout le pays et s'empara de naves et linhs; et, à mesure qu'il les prenait, il les envoyait aussitôt à son agent à Valence. Il alla parcourant ainsi les côtes de Barbarie jusques à Djerba¹⁵». Mais il est aussi très présent en Méditerranée orientale, sur les côtes de Cyrénaïque, assiégeant et soumettant à un tribut la ville de Tolometa, pillant les navires reliant Tripoli et Alexandrie chargés d'épices, puis envoyant son butin à Messine¹⁶. Muntaner rapporte également deux expéditions en Roumanie, notamment contre la Morée et Corfou, qui ne font en réalité sans doute qu'une, en 1292, et dans les deux passages il place la description des entreprises roumanotes après un développement sur Djerba et les razzias contre les côtes maghrébines, suggérant un lien entre les deux, même si les expéditions ne se situent pas au même moment¹⁷. L'île est donc pour lui un point d'appui utile, à la jonction entre les deux bassins de la Méditerranée tout en étant connectée à ses bases siciliennes et valenciennes, pour ses opérations corsaires le long des côtes du Maghreb, principalement entre Alger et la Cyrénaïque semble-t-il, et comme relai possible vers des expéditions plus orientales visant principalement les côtes, mais aussi les navires de commerce. La terreur qu'il est parvenu à imposer, facilitée sans doute par l'absence de réaction du sultan de Tunis, suffit à assurer sa domination qui ne devait guère dépasser, dans les faits, le château qu'il avait fait construire. On est donc proche de la configuration de ce que seront plus tard les présides portugais ou espagnols le long des côtes du Maghreb, avec des liens té-

¹⁴ *Ibid.*, chap. 155, éd. p. 269, trad. vol. 2, p. 17.

¹⁵ *Ibid.*, chap. 159, éd. p. 274, trad. vol. 2, p. 27.

¹⁶ *Ibid.*, chap. 159, éd. pp. 274-5, trad. vol. 2, p. 28. La chronologie de ces expéditions n'est pas toujours claire, mais elles pourraient se situer entre 1287 et 1289.

¹⁷ *Ibid.*, chap. 159, éd. pp. 274-275, trad. vol. 2, pp. 28-29.

nus avec l'arrière-pays insulaire, et cette relative fragilité explique en partie la crise qui suit, qui oblige à une domination plus en profondeur de Djerba.

2. Période de crise et intervention des puissances régionales

La mort de Roger de Lauria en 1305 ouvre une période de crise qui place Djerba au cœur de conflits qui mettent en jeu les puissances régionales et voient se croiser l'opposition entre les Angevins et la couronne d'Aragon, et entre celle-ci et les Hafside, obligeant à un investissement militaire plus poussé de l'île.

Le fils de Roger, qui porte le même prénom que son père, doit en effet faire face à des révoltes soutenues par Tunis, qui a envoyé le cheikh des Almohades (et futur sultan) Ibn al-Lihyānī assiéger le château. Cet épisode, que relate également du côté musulman al-Tijānī¹⁸, marque le retour du sultan sur la scène djerbienne, avec une armée composée de musulmans mais aussi, nous dit Muntaner, de chrétiens, sans doute des mercenaires¹⁹, qui assiège le château pendant huit mois²⁰. C'est aussi la première fois que Muntaner signale l'existence de deux partis dans l'île, les Mistoua²¹ et les Moabia, que Robert Brunschwig identifie à deux factions opposées des kharidjites, les Wahbites (Moabia), traditionnellement

¹⁸ Al-Tijānī, *Rihla*, éd. H. H. Abdulwahab, al-Dār al-'arabiyya li-l-kitāb, Tunis, 1958, rééd. 1981, pp. 127-129; trad. d'Alphonse Rousseau, *Voyage du scheikh Et-Tidjani dans la régence de Tunis pendant les années 706, 707 et 708 de l'hégire (1306-1309)*, 1^{re} partie, «Journal Asiatique», 4^e s., 20 (1852), pp. 177-181.

¹⁹ «Avec un ost de chrétiens et de sarrasins», Muntaner, chap. 248, éd. p. 409, trad. vol. 2, pp. 273-274. Les mercenaires chrétiens sont bien attestés dans l'armée hafside, comme d'autres souverains musulmans maghrébins contemporains. Leur utilisation contre d'autres chrétiens est en revanche plus inhabituelle, d'autant que cette milice était alors principalement composée de Catalans, en accord avec le roi d'Aragon. Ch. E. Dufourcq, *op. cit.*, pp. 436-437; C. Batlle i Gallart, *Noticias sobre la milicia cristiana en el Norte de África en la segunda mitad del siglo XIII*, in *Homenaje al profesor Juan Torres Fontes*, Universidad de Murcia, Murcie, vol. 1, 1987, pp. 127-137.

²⁰ Al-Tijānī parle d'un siège de deux mois, interrompu en raison des problèmes d'approvisionnement de l'armée hafside et par l'annonce de l'arrivée de secours chrétiens.

²¹ Ou Miscona dans l'édition de Antonio de Bofarull, *Crónica catalana de Ramon Muntaner*, Imprenta de Jaime Jepús, Barcelone, 1860, p. 470, et la trad. fr., vol. 2, p. 274.

alliés des Catalans²², et les Nukkārites (Mistoua)²³. Une flotte est dépêchée, avec à sa tête Roger (II) de Lauria et soutenue par le roi de Sicile, qui fait fuir l'armée hafside, laquelle craint d'être coupée de ses bases sur le continent. Les années qui suivent continuent de voir s'affronter les forces catalanes et les Mistoua, parfois soutenus ponctuellement par des secours venus de Tunis, voire par certains des Moabia²⁴. Cette première crise, qui met en jeu plus résolument les souverains de Sicile et d'Ifrīqiya, amène donc les Lauria à d'une part intensifier les efforts militaires et d'autre part s'engager dans les conflits locaux entre factions rivales de l'île, ce qui devient par la suite un des principaux instruments de la domination catalane.

La mort de Roger (II) de Lauria en 1307, puis peu de temps après celle de son frère et successeur Charles laisse un enfant d'à peine cinq ans, nommé lui aussi Roger. C'est alors son tuteur, Conrad Lancia, qui prend les affaires en main, mais avec des moyens, notamment financiers, qui s'avèrent insuffisants²⁵. Le capitaine nommé dans l'île, Simon de Montoliu se montrant incapable de faire face aux désordres qui ont repris, Conrad Lancia sollicite l'aide du roi. Celui-ci demande alors à un corsaire opérant généralement en Ro-

²² «E la casa de Ben Simomem [Banū Samūmin] és cap, en Gerba, de la Moàbia, e són molt lleials gents e bones envers los crestians», Muntaner, chap. 248, éd. p. 409, trad. vol. 2, p. 274. Cette fidélité est cependant fragile, et l'unité des Moabia n'est pas toujours garantie, comme le montre un peu plus tard le ralliement d'une faction de ce groupe aux opposants Mistoua (ivi, chap. 249, éd. p. 410, trad. vol. 2, p. 275).

²³ R. Brunschvig, *op. cit.*, vol. I, p. 141. Ces deux factions (que Muntaner compare aux Guelfes et aux Gibelins en Italie), sont en effet évoquées par alTijānī (cit., éd. p. 123, trad. 1^{re} partie, pp. 171-172), qui précise que les Wahbites dominent l'ouest de l'île et les Nukkārites l'est, où s'est installée la garnison catalane. Le nom de Mistoua donné par Muntaner à cette faction est à rapprocher de Mistāwa, autre dénomination de ce groupe des Nukkārites issu d'une scission religieuse au sein des ibadites maghrébins à la fin du VIII^e siècle. V. Prévost, *L'aventure ibâdite dans le Sud tunisien (VIII^e-XIII^e siècle). Effervescence d'une région méconnue*, Academia scientiarum Fennica, Helsinki, 2008, p. 83. Au début du XVI^e siècle, Piri Reis décrit également l'autorité de l'île divisée entre les deux cheikhs des tribus Wahabi et des Mastaf. R. Mantran, *La description des côtes de la Tunisie dans le Kitāb-i Bahriye de Piri Reis*, «Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée», 24 (1977), p. 231.

²⁴ Muntaner (chap. 249, éd. p. 410, trad. vol. 2, p. 275) cite également «la gabella de les Doaques» (ou Duyques, dans l'édition de Bofarull cit., p. 471), qui est sans doute une tribu (*qabīla*), difficile cependant à identifier.

²⁵ Les dettes accumulées suite aux diverses interventions à Djerba avaient mis à mal les finances de la famille Lauria, à la tête de laquelle se trouve alors Saurina, mère de Roger, installée en Calabre. Muntaner, chap. 250, éd. p. 411, trad. vol. 2, p. 278.

manie, Jacques Castellar, de faire un détour par Djerba pour aider la garnison du château, le tout aux frais de la couronne. Mais l'expédition tourne au désastre, l'armée chrétienne est décimée par le chef du parti des Mistoua Yakhluf, nommé Alef dans la chronique²⁶. Après s'être tourné en vain vers le roi de Naples et le pape, Simon de Montoliu sollicite à nouveau l'aide du roi de Sicile, qui l'accorde à la condition que Djerba et les Kerkennah lui soient remises en gage, avec leurs revenus, jusqu'au remboursement des frais engagés²⁷. On voit donc là que, même si Djerba reste potentiellement une possession de la famille Lauria, son intérêt stratégique pour la couronne de Sicile pousse à une implication de plus en plus directe du roi, à la fois politique, financière et militaire. Malgré cette aide substantielle (18 galères, 100 cavaliers et 1500 piétons, et de l'argent pour payer la garnison du château), les Catalans enchaînent les défaites²⁸ et la situation devient vite intenable, les troupes sur place n'étant plus payées et cédant à la division²⁹. Le capitaine de l'île décide alors de se tourner une dernière fois vers le roi de Sicile pour lui demander d'envoyer quelqu'un capable de redresser la situation, les Lauria renonçant à leurs droits sur l'île. C'est alors que Frédéric de Sicile confie le gouvernement de Djerba à Muntaner, alors de retour de Romanie, vers 1309. C'en est définitivement fini de la seigneurie personnelle des descendants de Roger Lauria sur Djerba, qui n'avait pas permis de tenir véritablement l'île.

3. *Le gouvernement de Muntaner: reprise en main par le roi de Sicile et politique de long terme d'alliances locales*

Cette dernière période couverte par la chronique est, très logiquement, la plus développée et aussi la plus intéressante. Elle montre à la fois une intervention plus directe de la couronne de Sicile et une volonté de mettre en place une politique destinée à asseoir solidement et durablement la domination catalane à Djerba.

²⁶ Muntaner, chap. 249, éd. pp. 410-411, trad. vol. 2, pp. 275-277.

²⁷ *Ibid.*, chap. 250, éd. p. 411, trad. vol. 2, pp. 278-279. Cet accord est couché par écrit («bones cartes»), et Simon de Montoliu prête alors hommage au roi de Sicile.

²⁸ Muntaner parle de 2500 morts, «entre latins et catalans». Les Latins désignent ici les Siciliens.

²⁹ Muntaner, chap. 250, éd. p. 411-412, trad. vol. 2, p. 279-281. Lorsque Muntaner débarque, il trouve le château encerclé par les troupes musulmanes et la garnison profondément divisée. Ivi, chap. 252, éd. p. 415, trad. vol. 2, pp. 285-286.

L'île est donc remise à Muntaner, qui renonce pour cela provisoirement à aller chercher sa promise à Valence, avec pour mission de venger les défaites de ses prédécesseurs et de reprendre en main l'île. Une des raisons avancées de ce choix est, outre son expérience de la guerre, sa maîtrise de la «langue sarrasine», sans doute l'arabe, qui doit lui permettre de gouverner et de mieux s'informer sur la situation, notamment à travers les espions: «vous avez longtemps gouverné des gens d'armes³⁰ et savez comment il faut les conduire; puis vous connaissez les sarrasins et la langue sarrasine [*sabets de sarrains e parlar sarrainesc*], et vous pouvez ainsi, sans drogman [*torcymany*], faire vos propres affaires, soit en ce qui concerne les espions, soit de toute autre façon³¹». Il ne dit pas où il a acquis cette connaissance, peut-être en péninsule Ibérique – mais sa transcription un peu aléatoire des noms arabes laisse penser qu'elle n'était peut-être pas aussi poussée que cela, ou du moins qu'elle était surtout orale. L'étendue du pouvoir qui lui est remis est considérable: «Le seigneur roi en fit aussitôt dresser les actes, et me conféra la même autorité qu'il y possédait lui-même, sans se réserver même le droit d'appel; et il me donna pouvoir de faire des concessions à perpétuité, de prendre à ma solde tel nombre de gens qu'il me paraîtrait bon, disposer des recettes et dépenses, faire rémission et pardon à qui il me plairait et de faire la guerre ou la paix avec quiconque je le jugerais à propos. Que vous dirai-je? Il me revêtit de tout pouvoir³²». Cette concession très large et assez exceptionnelle³³ est cependant provisoire, puisque une fois sa mission accomplie et l'ordre rétabli, il rend l'île au roi de Sicile, après sept années passées comme capitaine.

Non satisfait de cette large délégation politique, Muntaner demande de pouvoir disposer de toutes les ressources financières dont il pourrait avoir besoin pour rétablir l'ordre: «il faut que, par votre lettre, vous fassiez commandement au trésorier, au maître portulan, à tous vos officiers de la côte méridionale de la Sicile [*façana de fora*], que tout ce que je leur demanderai par mes lettres me soit à l'instant envoyé, soit argent, soit vivres, soit tous autres objets

³⁰ Après avoir servi dans l'entourage de Roger de Lauria, il participe notamment à la Grande Compagnie catalane d'Orient de 1303 à 1307, en tant que chancelier et maître rational, M. T. Ferrer i Mallol, *op. cit.*, p. 112.

³¹ Muntaner, chap. 251, éd. p. 413, trad. vol. 2, p. 283 (trad. remaniée).

³² *Ibid.*, chap. 251, éd. p. 414, trad. vol. 2, p. 284 (trad. complétée).

³³ M. T. Ferrer i Mallol (Muntaner, éd. p. 414, n. 976) le compare à un vice-roi.

dont je puis avoir besoin³⁴». Ces ressources, qui lui sont accordées semble-t-il sans réserve, du moins d'après son récit, comme la large délégation politique qu'il reçoit, montrent s'il en était besoin l'intérêt de Djerba pour le roi de Sicile, bien décidé à tenir cette position stratégique en Méditerranée centrale et face aux côtes hafsidès. Elles permettent à Muntaner à la fois de recruter les hommes nécessaires – des Catalans précise-t-il³⁵ –, mais aussi de disposer d'envois de céréales pour alimenter le château et dont il entend se servir comme arme diplomatique avec les populations locales³⁶.

Il n'en demeure pas moins que dans les faits Muntaner agit bien au nom du roi, et sous son contrôle: c'est au nom de cette délégation d'autorité qu'il peut remettre de l'ordre dans la garnison divisée du château, puis rallier des tribus de la région et soumettre la population, et rien ne se fait d'important sans son approbation. Ainsi il fait comparaître les «anciens [*vells*] de l'île», sans doute les principaux cheikhs de tribus, «de la part du seigneur roi de Sicile», et leur accorde son pardon³⁷. De même il envoie un *linh* à Gabès auprès des anciens de la «maison de Ben Si Momen» avec des lettres du roi, ce qui provoque leur ralliement et leur retour sur l'île³⁸. Plus tard, sur le point de soumettre Alef, chef du parti des Mistoua, Muntaner prend la peine d'écrire au roi pour lui demander s'il accepte de lui accorder son pardon ou s'il faut tuer tout le monde pour se venger des défaites passées. La réponse est l'envoi de vingt galères, commandées par Conrad Lancia à la tête de troupes pour mettre fin définitivement à la contestation – acceptant seulement qu'on fasse donner des vivres aux rebelles s'ils meurent de faim³⁹. Pour le roi de Sicile il n'est pas question en effet de perdre le contrôle de Djerba. L'île est une source

³⁴ Muntaner, chap. 251, éd. p. 414, trad. p. 284 (trad. remaniée).

³⁵ Les Siciliens initialement prévus au départ de Messine préfèrent renoncer, ne voulant pas aller mourir à Djerba, et sous la pression de leurs mères et épouses, «chacune se lamentant d'y avoir perdu père, frère ou mari», *ibid.*, chap. 251, éd. pp. 414-415, trad. vol. 2, p. 285.

³⁶ «Je sais qu'en l'île de Gerbes on a grand faim et peu de vivres; qu'il en est de même dans tout le pays et aussi sur le continent voisin; de sorte qu'avec des vivres je les ferai combattre les uns contre les autres», *ibid.*, chap. 251, éd. p. 414, trad. vol. 2, p. 284.

³⁷ *Ibid.*, chap. 252, éd. p. 415, trad. vol. 2, p. 287.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, chap. 254, éd. p. 418, trad. vol. 2, pp. 292-293. On voit ici les limites de la concession à première vue exceptionnelle accordée par le roi à Muntaner, qui lui accordait le droit de pardon et de rémission.

potentielle de revenus, et en effet, une fois la paix revenue, Muntaner précise que le roi retira chaque année des revenus considérables, ce qui suppose un envoi d'une partie des taxes levées dans l'île⁴⁰. Elle est surtout une place stratégique qu'il faut défendre, face aux musulmans et notamment aux Hafsides, mais aussi face aux Angevins qui ont également des visées sur Djerba. Ainsi lorsque vers 1314 (la chronologie est un peu imprécise) le roi Robert d'Anjou envoie une flotte de soixante galères montées par 400 hommes à cheval et des machines de guerre, le roi de Sicile donne des instructions à Muntaner pour mettre en défense le château⁴¹.

Il y a donc, dans la relation entre la couronne de Sicile et Djerba, un mélange de délégation (provisoire) de souveraineté, et d'aide militaire et financière (sous forme notamment de vivres), le tout visant à donner à Muntaner les moyens politiques et matériels de rétablir l'autorité chrétienne, mais aussi de contrôle étroit des prises de décisions importantes par le roi de Sicile, qui en retire un bénéfice financier et stratégique.

La politique de Muntaner dans l'île, qui bénéficie désormais de moyens importants, se déploie à la fois sur le terrain militaire, avec des campagnes victorieuses contre les musulmans, mais aussi politique et économique, donc avec une vision à long terme de cette occupation, mais aussi un élargissement des interventions au continent proche. Il distingue plusieurs phases, avec d'abord pendant deux ans une reprise en main de l'île par le ralliement d'une partie de la population et l'aide militaire de Conrad Lancia, puis une période de trois années de paix et d'exploitation de l'île, enfin deux années de préparatifs face à la menace angevine. C'est du moins la chronologie qu'il donne à la fin de son récit⁴², même s'il n'est pas toujours facile de suivre la succession précise des événements.

La violence des affrontements ne fait pas de doute, même si elle est moins aveugle qu'à l'époque de Roger de Lauria⁴³, et elle est à la mesure des moyens militaires mis en œuvre pour soumettre la population de l'île et inspirer la terreur. À l'issue de la dernière grande campagne, avec le soutien de Conrad Lancia, il écrit ainsi: «Lorsque les

⁴⁰ *Ibid.*, chap. 255, éd. p. 420, trad. vol. 2, p. 297.

⁴¹ *Ibid.*, chap. 259, éd. pp. 424-425, trad. vol. 2, p. 305. La flotte angevine fait finalement demi-tour à Pantelleria, avant d'attaquer Djerba.

⁴² Muntaner, chap. 265, éd. p. 436, trad. vol. 2, p. 327.

⁴³ Avant de lancer son assaut final contre les Mistoua, Muntaner le fait précéder de trois demandes de soumission. Ivi, chap. 252, éd. p. 416, trad. vol. 2, pp. 287-288.

Maures furent tous morts, nous marchâmes sur leur château fort⁴⁴ et l'attaquâmes, et le prîmes enfin, et nous mîmes à mort tout homme de l'âge de douze ans et au-dessus, et fîmes prisonniers douze mille femmes ou enfants; après quoi nous levâmes le champ, et chacun eut un grand butin et fit son profit⁴⁵. Pour autant, l'approche est sensiblement différente de celle choisie à l'époque de Roger de Lauria et de ses successeurs, qui s'apparentait à une politique de pure prédation désordonnée. Muntaner souligne, non sans une certaine complaisance à son égard, sa politique prudente et méthodique, qui consiste dans un premier temps à sécuriser le château et ses environs⁴⁶, puis à s'assurer du contrôle du passage maritime avec la terre ferme pour dissuader les Arabes du continent de venir prêter main forte à ses ennemis⁴⁷, enfin à engager, avec des secours venus de Sicile, une vaste et longue opération contre le parti de Mistoua, qui dure 14 mois et accorde aux Catalans une tranquillité un peu durable. Muntaner continue de jouer les rivalités entre les deux principaux partis qui se disputent l'île et la région pour asseoir sa domination. Mais il s'appuie pour cela sur une meilleure connaissance des réalités politiques, sans doute acquise au cours des années précédentes, ainsi que vraisemblablement sur des modèles de dominations des populations musulmanes éprouvés et qu'il avait pu connaître en Sicile ou dans la couronne d'Aragon. Il étend surtout cette politique au-delà de l'île, nouant des alliances avec les Arabes de terre ferme.

Le tableau qu'il dresse de la situation politique oppose deux partis, les Mistoua et de Moabia, identifiés nous l'avons vu par Robert Brunschvig à deux factions de la population kharidjite. L'opposition religieuse entre les deux groupes n'apparaît cependant pas dans le texte de Muntaner, qui les présente plutôt comme deux groupes politiques ou tribaux, avec leurs «anciens» à leur tête⁴⁸. Il parle aussi des

⁴⁴ *Caser*, ou *alcacer* dans l'édition de Bofarull (p. 484).

⁴⁵ Muntaner, chap. 255, éd. p. 420, trad. vol. 2, p. 297.

⁴⁶ À son arrivée dans l'île il remet de l'ordre dans la garnison, établit un périmètre de sécurité autour du château, interdisant les sorties, sauf deux fois par jour pour une escarmouche menée par deux hommes, dont un arbalétrier. *Ibid.*, chap. 252, éd. p. 415, trad. vol. 2, pp. 286-287.

⁴⁷ *Ibid.*, chap. 253, éd. pp. 416-417, trad. vol. 2, pp. 289-291. «Dès ce moment la terre fut à nous [...] et nous fumes maîtres du passage, car dès lors personne ne put entrer ni sortir sans ma volonté».

⁴⁸ Dans une phrase il est vrai assez obscure, il décrit ces deux partis comme présents à la fois sur l'île et le continent, «aixi alarbs con moabs con barbres» (*Ivi*, chap. 248, éd. p. 409, trad. vol. 2, p. 274), ce qui en ferait des regroupements associant à la fois des Arabes et des Berbères.

Maures (Berbères) de Djerba et des Alarps (Arabes) présents sur le continent, mais sans que cette différence entre Berbères et Arabes soit une distinction opératoire en termes d'alliances politiques. Les alliés des Catalans sont en effet d'abord les Moabia, avec une réelle constance malgré des périodes durant lesquelles certains d'entre eux rejoignent les rangs des Mistoua dans la révolte. Mais Muntaner fait également entrer dans cette alliance des tribus arabes du continent, notamment une à Gabès auprès de laquelle les Moabia avaient trouvé refuge et qui leur était donc liée⁴⁹. Après avoir renoncé à soutenir Alef, de crainte de se voir coupés du continent une fois débarqués dans l'île, ces Arabes demandent à se soumettre à Muntaner, qui fait alors rapatrier sur le continent leurs contribuables restés sur l'île⁵⁰. Les termes de cette union sont présentés par Muntaner selon des catégories qui empruntent au vocabulaire féodal, mentionnant «serment et hommage», exactement avec les mêmes mots (*sagrament* et *homenatge*) que lorsqu'il parle des liens l'unissant au roi ou à la garnison catalane. Ces serments, accompagnés parfois de gestes comme le baiser sur la bouche⁵¹, sont cependant complétés par des actes écrits et signés par les principaux chefs de ces tribus⁵². Les engagements réciproques d'aide («ils me promirent et jurèrent de m'être en aide de toute leur puissance contre qui que ce fût au monde»⁵³) sont mobilisés pour la défense de l'île, contre les rebelles du parti adverse⁵⁴, mais

⁴⁹ Il évoque à Gabès le château de «leur ami, grand seigneur de ce pays, et nommé Jacob Ben Acia» (Ivi, chap. 252, éd. p. 415, trad. vol. 2, p. 286), qui pourrait être le puissant 'Abd al-Malik Ibn Makkī, qui domine alors la région et dont le frère fut nommé gouverneur de Djerba après l'expulsion des chrétiens de l'île. Sur cette famille voir I. Jadla, *Banū Makkī wa l-Ḥafṣiyūn: min al-taḥāluf ilā al-širā'* 624/1227-796/1394, «Les Cahiers de Tunisie», 162-163 (1986), pp. 29-41. L'autre chef arabe mentionné est un certain Selim Ben Margan, qui suit la même politique que Ben Acia, et qui pourrait être identifié avec le chef de la tribu des Banū Murghim, qui dominait alors l'ouest de la Tripolitaine, autour de Zanzur. Cf. al-Tijānī cit., éd. p. 217, trad. A. Rousseau, cit., 2^e partie, «Journal Asiatique», 5^e s., 1 (1853), p. 131. À leur suite, d'autres chefs arabes se soumettent à Muntaner.

⁵⁰ Muntaner, chap. 253, éd. p. 417-418, trad. vol. 2, pp. 291-292.

⁵¹ *Ibid.*, chap. 259, éd. p. 425, trad. vol. 2, p. 306.

⁵² *Ibid.*, chap. 253, éd. p. 418, trad. vol. 2, p. 292.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Lors de l'ultime offensive cependant, Muntaner ne mobilise que des troupes chrétiennes, dont des renforts venus de Sicile avec Conrad Lancia. Il renvoie alors les 200 cavaliers arabes qui l'avaient servi, «aussi loyalement que jamais cavaliers servirent leur seigneur». Ivi, chap. 255, éd. p. 419, trad. vol. 2, p. 295.

aussi lors de l'arrivée de la flotte angevine, qui pousse Muntaner à demander l'aide de ces tribus berbères, mais aussi d'Arabes du continent avec lesquels il avait de semblables engagements⁵⁵.

Dans ces ralliements Muntaner joue des rivalités existantes en Ifrīqiya, mais sait aussi se servir des intérêts matériels et du besoin de protection⁵⁶ et d'aide de populations durement éprouvées. L'arme alimentaire est à cet égard essentielle, pour une île pauvre en ressources naturelles et notamment en céréales, et qui avait sans doute pâti de la saignée démographique des années précédentes et de la fuite de nombre d'habitants sur le continent. Les approvisionnements qu'il fait porter de Sicile sont clairement présentés par Muntaner comme une stratégie visant à rallier durablement les populations⁵⁷, et à plusieurs reprises des distributions sont faites au profit de ses alliés, aussi bien à destination des civils que des hommes en armes⁵⁸. Mais ces troupes sont aussi régulièrement payées pour leur aide⁵⁹, en plus du butin qu'il leur promet, notamment lors de la menace angevine: «le moment était venu pour eux de se rendre riches, et [...] en me servant ils pourraient gagner à jamais renom, récompenses et profits»⁶⁰.

Mêlant actions armées et alliances locales et régionales, Muntaner parvient donc à rétablir la paix au profit des Catalans, qui dure jusqu'à la fin de son séjour dans l'île⁶¹. Cette stratégie politique permet en effet à Muntaner de tenir l'île en s'appuyant sur une population soumise ou ralliée, mais aussi sur des tribus du continent soit appartenant au groupe des Moabia, soit alliées à lui. Elle associe donc étroitement, pour le contrôle de l'île, une garnison installée dans le château, des alliances locales et des secours qui peuvent ve-

⁵⁵ *Ibid.*, chap. 259, éd. pp. 425-426, trad. vol. 2, pp. 306-307.

⁵⁶ Dès son arrivée sur l'île, Muntaner fait édifier une seconde enceinte autour du château et construire à l'intérieur des petites maisons pour accueillir les familles des Moabia venues s'y réfugier. *Ivi*, chap. 252, éd. p. 416, trad. vol. 2, p. 287.

⁵⁷ *Ibid.*, chap. 251, éd. p. 414, trad. vol. 2, p. 284.

⁵⁸ *Ibid.*, chap. 252, éd. p. 416, trad. vol. 2, p. 288.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.*, chap. 259, éd. p. 425, trad. vol. 2, p. 306.

⁶¹ «Enfin, par la grâce de Dieu, nous passâmes en bonne paix, joyeux et satisfaits, les trois ans pendant lesquels le seigneur roi m'avait accordé le château de Gerbes», *ivi*, chap. 255, éd. p. 422, trad. vol. 2, p. 300. À la fin du récit de ces combats il s'enorgueillit d'avoir ramené la paix, la sécurité et la concorde: «Aussi les chrétiens en seront-ils à jamais plus redoutés et plus aimés dans cette contrée. Et je réduisis à un tel point de soumission l'île de Gerbes, et cela est encore ainsi, qu'un seul et faible chrétien pouvait emmener trente ou quarante Sarrasins liés avec une corde, sans trouver qui que ce soit qui lui dise que c'est mal fait», *ivi*, chap. 255, éd. p. 420, trad. vol. 2, pp. 297-298.

nir soit de Sicile soit du continent en cas de menace exceptionnelle. C'est aussi du continent qu'il fait venir des populations pour repeupler l'île après les saignées à la fois de l'époque Lauria, qui avaient conduit nombre de Djerbiens en captivité, et des guerres sous son gouvernement⁶². Les liens avec la terre ferme sont donc importants et sont à la fois politiques et militaires mais aussi sans doute économiques. Lors de l'annonce de la menace angevine Muntaner, sommé par le roi de Sicile de rapatrier femmes et enfants, nolis la nef d'un Valencien, qui lui avait autrefois appartenu, et qui se trouvait alors dans le port de Gabès, sans doute pour des raisons commerciales, l'occupation catalane de l'île et l'alliance avec les Banū Makkī ayant pu contribuer à stimuler les échanges économiques⁶³.

Ce lien étroit avec le continent, d'où peuvent venir à la fois les menaces, mais aussi des secours et approvisionnements, donne toute son importance au contrôle du passage. Si la traversée peut se faire à sec par la chaussée artificielle, celle-ci reste cependant un lien fragile qu'il convient de défendre, avec la garnison postée à peu de distance, mais surtout avec la flotte qui stationne devant le passage. Celui-ci est en effet défendu d'abord par le château, construit par les Catalans sur un cap face à la terre ferme et accessible par la mer⁶⁴, mais aussi et surtout par la flotte. C'est cette dernière qui empêche les Mistoua de bénéficier de l'aide des Arabes de terre ferme, qui renoncent à passer sur l'île après que Muntaner eut anéanti la flottille de vingt-et-une *barcas* réunie par Alef. Après cette victoire il peut ainsi proclamer: «Dès ce moment la terre fut à nous, [...] et nous fumes maîtres du passage, car dès lors personne ne put entrer ni sortir sans ma volonté⁶⁵».

4. Conclusion

Djerba est à bien des égards un cas particulier d'île, en raison de sa taille relativement modeste et surtout de sa proximité avec le

⁶² *Ibid.*, chap. 255, éd. p. 420, trad. vol. 2, p. 297.

⁶³ *Ibid.*, chap. 259, éd. p. 425, trad. vol. 2, p. 305.

⁶⁴ Lors de son arrivée, Muntaner le trouve encerclé par les troupes musulmanes, mais parvient à y pénétrer à partir de ses navires, *ivi*, chap. 252, éd. p. 415, trad. vol. 2, pp. 285-286.

⁶⁵ *Ibid.*, chap. 253, p. 417, trad. vol. 2, pp. 290-291. Lors de la dernière grande offensive de Muntaner, aux côtés de Conrad Lancia, toutes les forces sont concentrées contre le rebelle, mais des troupes restent tout de même à bord des galères pour garder le passage, *ivi*, chap. 255, éd. p. 419, trad. vol. 2, p. 295.

continent auquel la relie une chaussée artificielle. Elle n'en entre pas moins dans une stratégie de contrôle des îles par la couronne d'Aragon, dans une politique à la fois méditerranéenne et maghrébine qui a été bien étudiée par ailleurs, notamment par Robert Brunschvig puis Charles-Emmanuel Dufourcq. Le texte de Ramon Muntaner n'explique pas à lui seul tous les enjeux de la longue occupation de Djerba par les Catalans. Il se centre sur des événements relativement locaux, même s'il fait intervenir, en plus du roi de Sicile, les Hafsides et les Angevins. Il montre cependant tout l'intérêt que ces souverains, en plus particulièrement le roi de Sicile, avaient dans le contrôle de l'île, sans chercher à en éclairer les causes politiques ou économiques, pourtant centrales. Ce qu'il montre bien en revanche est le mode d'exploitation et de contrôle de l'île par les Catalans, et l'articulation de l'île avec à la fois le continent proche et la Sicile plus lointaine. La préoccupation constante du roi de Sicile, mais aussi la tentative avortée du roi Robert de Naples, comme les entreprises, avant eux, des Normands et, après eux, de la couronne d'Espagne, montrent que la possession de Djerba a été pensée dans le cadre d'une politique plus générale de contrôle de la Méditerranée centrale et des circulations maritimes.

Les solutions adoptées par la cour de Sicile montrent l'évolution à la fois de la nature de la domination catalane et des moyens mis en œuvre. La première phase, celle des Lauria, a une dimension privée forte, et l'île est avant tout une source de captifs et une base pour des opérations de razzias contre les côtes du Maghreb et de Méditerranée orientale, tout en servant les projets de la couronne de contrôle des routes maritimes et de pression sur les Hafsides. Elle aboutit cependant à un échec, en raison de la révolte des populations contre une domination sans doute particulièrement brutale et d'une intervention hafside, assez ponctuelle du reste. La politique mise en œuvre par Muntaner mobilise à la fois des moyens beaucoup plus importants apportés par la couronne, et une entreprise plus durable d'alliances locales et régionales. L'occupation de l'île est alors pensée dans une triple dimension. Elle vise d'une part à la soumission de la population insulaire, par la violence mais aussi l'arme alimentaire et l'immixtion dans les conflits internes. Elle repose d'autre part sur une articulation plus forte avec le continent qui, de zone de razzias sous Roger de Lauria, devient un complément essentiel de la domination catalane, avec des mouvements de populations pour repeupler l'île dévastée,

sans doute aussi des échanges économiques, et surtout des alliances nouées avec les tribus susceptibles d'intervenir contre les Catalans, mais qui sont mises à son service. Enfin elle bénéficie d'un lien renforcé avec la métropole, marqué par une intervention plus directe du roi et des ressources importantes, militaires et économiques, mobilisées au service d'une occupation durable.

Dans cette perspective, la flotte apparaît comme un instrument essentiel de la domination catalane, et est plusieurs fois mentionnée dans la chronique de Muntaner, à la fois pour les secours et approvisionnements qu'elle permet d'apporter depuis la Sicile, pour le contrôle des circulations entre l'île et le continent, mais aussi pour la défense de l'espace maritime du canal de Sicile. Cette domination nécessitait cependant un support constant de la part de la métropole, et représentait donc un coût considérable, malgré les ressources importantes que Muntaner se plaît à mettre en évidence, mais qui ne compensaient sans doute pas les dépenses consenties par la Sicile pour maintenir sa domination. Elle ne pouvait surtout tenir qu'à la condition d'avoir à Tunis un pouvoir affaibli et incapable d'intervenir militairement, ce qui fut le cas jusqu'aux années 1330 et l'arrivée au pouvoir du sultan Abū Bakr et surtout de son chambellan Ibn Tafrājīn. Ces derniers mirent fin en 1335 à la domination catalane, après une nouvelle révolte de la population, et en s'appuyant sur la puissante famille des Banu Makkī de Gabès, celle-là même qui, très vraisemblablement, avait un temps soutenu Muntaner, montrant la fragilité sur le long terme de la domination que ce dernier était parvenu à imposer sur l'île.

